

livrait et qui lui étaient presque arrachées. « Ce n'est pas un poète, disait-on, qui cherche seulement la pompe et la perfection de l'art ; c'est un infortuné qui s'entretient avec lui-même et qui touche la lyre pour rendre l'expression de sa douleur plus harmonieuse. » Son enthousiasme pour nos grands poètes s'y exhale en de nobles pensées, cette dette d'admiration que, bien jeune, il avait contractée envers Châteaubriand, et qui n'avait fait que s'accroître comme le génie et la gloire du grand écrivain, il s'en acquitte. Il a des chants pour l'amitié, pour cette confraternité littéraire qu'il savait si bien cultiver. Il en a pour la liberté, pour la religion. Toutes ses inspirations sont nobles. Ses *Préludes* qui, au résumé, se présentent comme le transparent d'une vie agitée, nous laissent aussi lire au travers le nom de *Clarice*. Nom toujours cher ! mais qu'il n'osait prononcer, par ce que dans ce nom se trouvait un reproche, un rappel à des amours, à des devoirs, loin desquels l'emportait l'accomplissement d'une tâche qui s'embrouillait toujours.

Entendons-le s'écrier :

Quand finiront ces jours d'absence ?
 Quand pourrai-je, contre ton sein,
 Dans l'extase d'un long silence,
 Goûter un bonheur pur et plein ?

Ma lyre, si longtemps muette,
 Vibre d'elle-même aujourd'hui :
 C'est la douleur qui rend poète,
 Les vers sont enfants de l'ennui.

Ailleurs, dans son XIV^e Prélude :

Ah ! si mon nom, paré de l'éclat du génie,
 Devient un jour l'orgueil de notre Séquanie,
 Quel bonheur d'apporter ma couronne à tes pieds !
 Alors à mes succès je te verrai sourire,
 Ton regard sera tendre et semblera me dire :
 « Les jours d'ennuis sont oubliés. »